

## Henrik Ibsen

Henrik Ibsen naît en 1828 dans un petit port du sud de la Norvège. Il grandit au milieu de conflits familiaux qui traverseront son œuvre en filigrane. Au moment des révolutions de 1848, il publie des poèmes dédiés aux peuples asservis et quitte le laboratoire où il exerçait comme apothicaire. Il publie *Catilina*, drame historique, et devient instructeur au théâtre de Bergen.

En 1864, il quitte la Norvège et voyage en Italie, en Allemagne et en Autriche. C'est à Rome qu'il écrira *Brand*, 1866, poème épique, suivi de *Peer Gynt* en 1867, son contrepoint ironique. Avec le drame social *Une maison de poupée*, publié en 1879, Ibsen obtient un succès international, tandis que l'accueil, deux ans plus tard, des *Revenants* sera mitigé en raison des sujets jugés scabreux qu'aborde l'œuvre.

Parmi ses pièces les plus célèbres, citons aussi *Un ennemi du peuple*, *Le Canard sauvage*, *Rosmersholm*, *La Dame de la mer*, *Hedda Gabler*, *John Gabriel Borkman*...

### À lire

*Le Canard sauvage*, traduction Éloi Recoing, Actes Sud-Papiers.

## Stéphane Braunschweig

Séphane Braunschweig, après des études de philosophie, intègre l'École du Théâtre national de Chaillot dirigée par Antoine Vitez. En 1991, sa trilogie *Les Hommes de neige* reçoit le Prix de la révélation théâtrale du Syndicat de la critique.

Il est nommé directeur du CDN d'Orléans de 1993 à 1998 puis du Théâtre National de Strasbourg de 2000 à 2008. À ce jour, il a créé près de cinquante spectacles, mettant en scène pour le théâtre et l'opéra les plus grandes œuvres issues du répertoire européen.

Il a été nommé directeur de La Colline-théâtre national en 2010 et y a notamment mis en scène *Lulu* de Wedekind, *Je disparaiss*, *Tage unter* et *Rien de moi* de Arne Lygre, *Six personnages en quête d'auteur* et *Les Géants de la montagne* de Pirandello. De Ibsen, l'un de ses auteurs de prédilection, il a monté *Peer Gynt*, *Les Revenants*, *Brand*, *Une maison de poupée* et *Rosmersholm*.

Il est auteur d'un recueil, *Petites portes, grands paysages*, Actes Sud.

Le TNP l'a accueilli avec *Les Hommes de neige*, 1991, *La Famille Schroffenstein* de Kleist, 2004, *Les Trois Sœurs* de Tchekhov, 2007, *Je disparaiss* de Arne Lygre, 2012.

Stéphane Braunschweig vient d'être nommé directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

### En même temps

Programmé avec les Célestins, Théâtre de Lyon  
Du 3 au 11 fév.

#### Le retour au désert

Bernard-Marie Koltès /  
Arnaud Meunier

➤ Aux Célestins, Théâtre de Lyon

### Prochainement

Du 17 au 21 fév.

#### L'Avare

Molière / Ludovic Lagarde

Du 1<sup>er</sup> au 6 mars

#### Le Dabbouk ou Entre deux mondes

Sholem An-Ski / Benjamin Lazar

Programmé avec la  
Maison de la Danse

Du 16 au 24 mars

#### Singspiele

Maguy Marin / David Mambouch /  
Benjamin Lebreton

La Librairie Passages et  
la Brasserie 33 TNP vous accueillent  
avant et après la représentation.

[www.tnp-villeurbanne.com](http://www.tnp-villeurbanne.com)

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti  
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné  
par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne,  
la Région Rhône-Alpes et la Métropole de Lyon.

Graphisme Guerillagrifik  
Imprimerie Valley, janvier 2016  
Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341

# Le Canard sauvage

Henrik Ibsen — Stéphane Braunschweig



« Tu as touché  
le fond et tu t'es  
accroché aux  
algues. »

Grand théâtre  
salle Roger-Planchon  
Durée: 2 h 30

# Le Canard sauvage

de Henrik Ibsen  
traduction du norvégien Éloi Recoing  
adaptation, mise en scène et  
scénographie Stéphane Braunschweig

Du mardi 2  
au samedi 6 février 2016

avec  
**Suzanne Aubert** Hedvig  
**Christophe Brault** Relling  
**Rodolphe Congé** Hjalmar  
**Claude Duparfait** Gregers  
**Charlie Nelson** Ekdal  
**Thierry Paret** Molvik et Pettersen  
**Chloé Réjon** Gina  
**Anne-Laure Tondu** Madame Sørby  
et la participation de  
**Jean-Marie Winling** Werle

collaboration artistique  
**Anne-Françoise Benhamou**  
collaboration à la scénographie  
**Alexandre de Dardel**  
costumes  
**Thibault Van Craenenbroeck**  
lumières **Marion Hewlett**

son **Xavier Jacquot**  
assistante à la mise en scène  
**Pauline Ringeade**  
assistante costumes **Isabelle Flosi**  
maquillage et coiffures  
**Karine Guillem**  
stagiaire **David Belaga**  
régisseur **Olivier Even**  
régisseur lumière **Gilles Thomain**  
régisseur son **Sylvère Caton**  
régisseur vidéo **Ludovic Rivalan**  
machiniste **Thomas Jourden**  
accessoiriste **Isabelle Imbert**  
habilleuse **Isabelle Flosi**  
maquilleuse coiffeuse  
**Justine Denis**

Production  
La Colline – Théâtre national

**Tournée**  
La Comédie de Saint-Étienne  
10 — 12 février 2016  
Hippodrome – Scène nationale  
de Douai  
23 — 25 février 2016

Théâtre de Cornouaille –  
Scène nationale de Quimper  
2 et 3 mars 2016

Mer 3 fév. 18 h 30  
 Prélude

Présenté par Pauline Noblecourt,  
le prélude offre des clés  
de lecture du spectacle.

Jeu 4 fév.  
 Rencontre après spectacle  
Avec les membres de l'équipe  
artistique.

## Le Canard sauvage ou la précarité de la vie

**Sauvage domestiqué**  
Déjà avant *La Mouette* de Tchekhov, Ibsen avait fait d'un oiseau d'eau le symbole central et paradoxal d'une de ses pièces. On raconte que, lorsqu'ils sont blessés, les canards sauvages préfèrent plonger à pic vers le fond et s'accrocher aux algues avec leur bec plutôt que de tenter de survivre. Mais le canard sauvage qui habite le grenier de la famille Ekdal a bel et bien survécu: rescapé d'une chasse, son existence semble contredire le comportement «suicidaire» que la légende attache à son espèce. Exporté de son biotope naturel, boiteux, il est plutôt celui qui, en bon cobaye darwinien, a réussi à «s'adapter» à un biotope artificiel.

Dans cette pièce où Ibsen, une fois de plus, organise le choc des idéaux et de la vie réelle – cette vie faite d'adaptation et de compromis –, le canard dans son grenier, sauvage domestiqué, n'est pas seulement l'image tragique de la créature blessée qui se noie. Son existence tend à tous le miroir d'une vie coupée de ses racines naturelles, privée de son élan véritable, de sa plénitude, mais qui «continue» dans son artificialité même.

**La vengeance de la forêt**  
**Ekdal**: La forêt se porte bien là-haut?  
**Gregers**: Elle n'est pas aussi splendide que de votre temps. On a beaucoup abattu.  
**Ekdal**: Abattu? C'est dangereux, ça.  
Ça vous poursuit. Elle se venge, la forêt.

Le domaine de Høydal où se noue le drame est un vaste domaine forestier, comme il y en a tant dans les pays du Nord: un domaine où l'on fait fortune en décimant la forêt. Dans ces jardins d'Éden qu'étaient les forêts primaires, et qui aujourd'hui ont pratiquement disparu de la surface du globe, les capitalistes du bois ont commis une sorte de

péché originel : ils n'ont pas seulement croqué la pomme, ils ont carrément coupé l'arbre. C'est pourquoi une culpabilité originaire fonde leur société.

Certes, c'est une escroquerie plus triviale qui est à l'origine de la chute de la maison Ekdal: le lieutenant Ekdal a vendu du bois qui appartenait à l'État, et pour cela il a été condamné au bagne, se déshonorant ainsi que sa famille. On ne saura jamais s'il a commis ce crime sciemment ou s'il a lui-même été la dupe de son ami et associé, le négociant Werle. Mais ce qu'on sait, c'est qu'il en a perdu la raison au point de craindre la «vengeance de la forêt». Comme si le grand chasseur qu'il était (le chasseur, figure de l'homme qui respecte la nature et que la nature respecte en retour) s'était fourvoyé déjà, avant même l'affaire d'escroquerie, en abattant des arbres pour l'industrie et le commerce.

De son côté, Gregers, le fils de Werle, qui pense que son père est le seul véritable coupable de l'escroquerie, mais qui n'a jamais osé l'accuser ouvertement, a continué à gérer le domaine et à abattre les arbres. Complice de son père par incapacité à s'opposer à lui, sa conscience le tourmente: pour la soulager, Gregers s'est forgé un idéal de vérité et de transparence, avec lequel il espère rendre le monde meilleur. La pièce débute lorsqu'il aperçoit enfin la possibilité de racheter les fautes de son père et d'en finir ainsi avec sa propre culpabilité.

**Réparations?**  
La destruction de la forêt, on le voit, appelle réparation. Réparation dérisoire que ce grenier des Ekdal, où l'on a reconstitué artificiellement un coin de nature avec des sapins, des poules, des lapins et un canard. Espace de compensation et d'évasion, mais aussi double-fond fantastique et menaçant, le grenier tient à la fois du terrain de jeu enfantin et du refuge des inadaptés. C'est dans cette forêt

irréelle que le vieil Ekdal peut redevenir chasseur, que son fils Hjalmar fuit ses responsabilités et sa honte, et que sa petite-fille Hedvig posera à son tour un acte «irréparable»...

Ou réparation illusoire: le rêve de Gregers de soumettre la vie corrompue au règne des idéaux. Or la vie ne se soumet pas, pas plus d'ailleurs aux idéaux d'un Gregers qu'aux «mensonges vitaux» en forme de pis-aller d'un docteur Relling: les «retouches» (pour reprendre la métaphore photographique d'Ibsen) qui tentent de masquer la médiocrité ou les imperfections de la vie finissent toujours par se voir, elles «arrangent» la réalité mais ne la transforment pas.

La vie est insoumise, parce que la vie est fragile – comme le pressent peut-être Gina, la mère d'Hedvig, qui semble trouver sa force et sa vitalité dans une absence totale de problèmes de conscience. Elle est tissée de fautes passées qu'on ne saurait réparer et de secrets qui menacent les équilibres instables du présent. Il faut pourtant faire avec et tenter d'avancer. La vie se fiche bien de la forêt détruite.

Le problème, c'est que «la forêt se venge» et que les secrets de famille sont souvent des bombes à retardement pour les générations suivantes. Comme toujours chez Ibsen, le déni est à la fois un moteur de vie et la clé du malheur. Entre déni et lucidité, vérité et mensonge, c'est toute la précarité de nos existences qu'il nous donne à voir et à sentir. Entre besoin d'illusion et exigence de vérité : là où se tient aussi la nécessité du théâtre.

**Stéphane Braunschweig**, décembre 2013

« **Que diable veut dire être démoniaque ? C'est juste une ineptie que j'ai trouvée pour lui sauver la vie. Si je ne l'avais pas fait, ce pauvre bougre aurait succombé au désespoir et au mépris de lui-même depuis bien des années. Et le vieux lieutenant, donc ! Mais lui, en vérité, a su trouver le traitement tout seul.**»

[Relling, acte V](#)